

SYLVIE VERHEYDE

Stella



L'AVANT FILM

L'affiche 1
Le choix de la sobriété

Réalisatrice & Genèse 2
Sylvie Verheyde

Acteurs 4

LE FILM

Analyse du scénario 5
Le temps des métamorphoses

Découpage séquentiel 7

Personnages 8
Une étoile et des satellites

Mise en scène & Signification 10
Filmer la métamorphose

Analyse d'une séquence 14
Des yeux pour voir...

Bande-son 16
Dans le juke-box de Stella

AUTOUR DU FILM

De 1976 à aujourd'hui 17

**Différentes utilisations
de la chanson au cinéma** 18

Bibliographie & Petites infos 20

Les dossiers ainsi que des rubriques audiovisuelles sont disponibles sur le site internet : www.lux-valence.com/image
Base de données et lieu interactif, ce site, conçu avec le soutien du CNC, est un outil au service des actions pédagogiques, et de la diffusion d'une culture cinématographique destinée à un large public.

Édité par le : Centre National du Cinéma et de l'Image Animée.

Photos de *Stella* : Diaphana Productions et Diffusion.

Conception graphique : Thierry Célestine – Tél. 01 46 82 96 29

Impression : I.M.E.

3 rue de l'Industrie – B.P. 1725112 – Baume-les-Dames cedex

Direction de la publication : Idoine production,
8 rue du faubourg Poissonnière – 75010 Paris
idoineproduction@gmail.com

Achevé d'imprimer : décembre 2010

SYNOPSIS

Au milieu des années 70 à Paris, Stella, une petite fille de onze ans, entre en sixième.

Chaque jour, elle quitte le treizième arrondissement populaire, où ses parents tiennent un bar ouvrier, pour se rendre dans son lycée des beaux quartiers. À la maison, ses parents ont trop de travail pour s'occuper d'elle. Stella est livrée à elle-même, ses seuls amis sont des adultes, les clients du bar, tous très éloignés de ce qui a trait à la culture. Dans sa classe, elle ne connaît personne. Muette, isolée, sur la défensive, voire agressive, elle ne se sent pas à sa place. Elle ne fait pas ses devoirs, ne s'intéresse pas aux cours et se retrouve vite parmi les plus mauvais éléments.

Un jour, Stella rencontre l'amitié auprès de Gladys, une des meilleures élèves, émigrée juive venue d'Argentine, dont les parents sont à l'opposé des siens. Gladys l'invite chez elle, lui fait découvrir une autre façon de vivre. Et surtout, elle l'initie à la lecture. Stella se passionne soudain pour des livres de Marguerite Duras, de Jean Cocteau... Petit à petit, elle s'intéresse à certains cours. Mais dès qu'elle se retrouve en famille au bar, ou en vacances chez sa grand-mère dans le Nord, elle replonge dans une vie sans avenir, à l'horizon bouché.

Tandis que la tension monte entre ses parents, Stella poursuit son combat pour sortir de cette médiocrité, soutenue par l'amitié de Gladys et l'attention muette d'un jeune clochard sensible.

Ses efforts sont récompensés : elle apprend qu'elle est admise dans la classe supérieure. Elle sourit enfin à la vie, bien décidée à saisir cette chance que lui propose le lycée. D'autant plus qu'elle a rencontré un garçon de son âge, doux, silencieux et plein d'attention pour elle...

L'AFFICHE

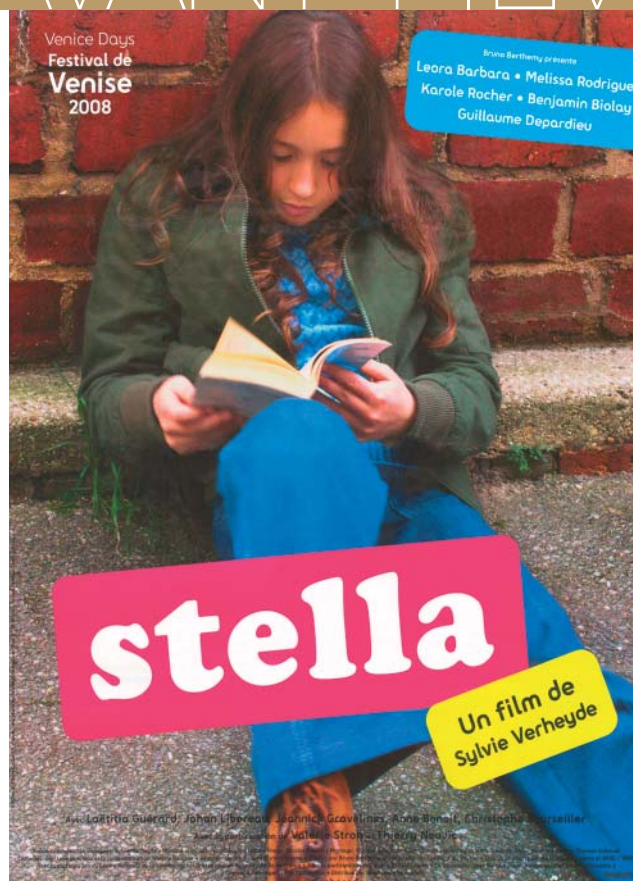
Le choix de la sobriété

Une petite fille de onze douze ans, seule, est assise devant un mur, une jambe repliée soutenant le livre qu'elle a entre les mains, ouvert en son début et qu'elle lit. Trois cadres, deux avec la liste des acteurs, le troisième plus gros avec le titre du film et le nom minuscule de la réalisatrice sont posés comme des étiquettes. On note aussi que le mur est fait de briques rouges (allusion au Nord, où Stella passe ses vacances ?) d'une parfaite netteté (comme d'ailleurs la fondation en ciment). La fillette est comme intégrée au mur, à la pierre, à la matière, ce qui contraste avec l'évasion de la lecture. Ses vêtements laissent supposer qu'elle est d'un milieu modeste. Est-elle dans la rue ? Dans une cour ? Sur un trottoir ?

Pour qui n'a pas encore vu le film, le mystère reste entier. Le titre est d'une sobriété totale (un simple prénom). Pas le moindre slogan accrocheur pour donner un indice sur le sujet. Même le titre du livre nous est refusé. Mais on peut être intrigué par la couverture de ce livre blanc, inhabituel dans les mains d'une fillette qu'on verrait plutôt avec une bande dessinée ou un magazine pour enfant.

Pour qui a vu le film, tout est clair. Stella porte les mêmes vêtements que dans la scène où elle lit *Un barrage contre le Pacifique*, de Marguerite Duras. La photo a été prise par Sylvie Verheyde pendant le tournage. C'est le moment où Bubu, le client aux intentions douteuses, va complimenter la fillette sur sa gentillesse et regretter que ses parents aient si peu de temps pour s'occuper d'elle. Le mur est donc celui de l'arrière-cour du bar.

On comprend alors tout ce que le graphiste s'est refusé. Il était tentant de faire une affiche tout en mouvement, de suggérer le leitmotiv de la chanson de Sheila (« *Ne fais pas tanguer le bateau* »). Ou d'évoquer les trois principaux décors de la vie de Stella : le bar enfumé, avec ses clients pittoresques, l'école (salle de classe, cour de récréation animée) ou le village du



Nord, avec Geneviève sur fond de grand ciel gris. Et surtout de montrer d'autres personnages comme les parents, les professeurs, ou au moins Gladys, dont la rencontre est déterminante pour l'héroïne. Non, les distributeurs ont préféré miser sur la sobriété, le mystère. Dans cette immobilité concrète, « affichée », le mouvement n'est que suggéré dans l'abstraction : c'est celui, dans le livre, des mots que l'on ne voit pas. L'affiche joue aussi la carte de la modestie : même les noms des comédiens sont donnés avec discrétion. Au spectateur d'accepter ou non de partir à la découverte de cette petite lectrice, la mention « Festival de Venise 2008 » étant déjà un gage de qualité.

PISTES DE TRAVAIL

- Faire déchiffrer l'affiche avant la vision du film (si possible) : que voient les élèves qui en ignorent tout ? Une adolescente qui lit un livre au titre invisible, assise par terre, attitude décontractée, mur de brique, sol en ciment, jean bleu, titre et autres mentions du film sur des post-it... Deux informations uniques : le titre et le passage du film à Venise... Peut-on même dire que l'affiche est « belle » par elle-même ?
- Cela ressemble-t-il à une affiche habituelle ? Y a-t-il généralement aussi peu d'informations ? Cherche-t-elle à séduire ? Avec quels éléments, quelles scènes, quels décors, personnages du film, un autre créateur d'affiche aurait-il cherché à séduire ? Refuser de séduire avec des artifices ou en sélectionnant des éléments attirants qui ne reflètent pas la totalité du film est-il une bonne démarche ? N'y a-t-il pas là à la fois le souci d'intriguer et celui de la vérité, de respecter le spectateur ?

RÉALISATRICE GENÈSE

Sylvie Verheyde



Filmographie Sylvie Verheyde

Actrice

- 1990 : *Dis-moi oui, dis-moi non*,
de Noémie Lvovsky
1993 : *Sauve-toi*, de Jean-Marc Fabre

Réalisatrice

- 1992 : *La Maison verte*
(court métrage)
1993 : *Entre chiens et loups*
(court métrage)
1997 : *Un frère*
2000 : *Princesses*
2001 : *Un amour de femme* (Téléfilm)
2008 : *Sang froid* (Téléfilm)
2008 : *Stella*

Née en 1967, Sylvie Verheyde a passé son enfance en banlieue parisienne jusqu'à l'âge de sept ans puis dans le XIII^e arrondissement, et ses vacances dans le Nord, chez ses grands-parents. Les souvenirs qu'elle retrace dans *Stella* sont ceux de son entrée en sixième, au lycée Rodin à Paris. Ses parents étaient gérants d'un bar, quai de la Gare, un quartier ouvrier du XIII^e arrondissement qui n'avait alors rien à voir avec ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Après avoir passé le bac, à dix-sept ans, elle s'inscrit en fac et obtient une licence de géographie. Sa camarade Noémie Lvovsky – future réalisatrice de *Oublie-moi* (1995), *Les Sentiments* (2003) etc. – choisit de faire la Fémis, l'école des métiers du cinéma. C'est elle qui va donner son orientation à la carrière de Sylvie Verheyde, en lui proposant un petit rôle dans un court métrage, *Dis-moi oui, dis-moi non* (1989). « Je ne pensais pas du tout au cinéma, raconte Sylvie Verheyde, c'est un monde auquel je ne connaissais rien. Je n'étais pas cinéphile, mes parents non plus. ».

Débuts comme cinéaste

Mais, séduite par cette expérience de comédienne, elle écrit à son tour le scénario d'un court métrage (*La Maison verte*) qu'elle réalise grâce à une subvention du CNC. L'histoire (la journée d'une petite fille qui vit dans un café) annonce déjà *Stella*. Le film reçoit un prix Canal +, assorti d'un préachat pour un second court. Sylvie Verheyde enchaîne donc avec *Entre chiens et loups* (1993). Puis elle écrit son premier long métrage, *Un frère*, portrait impressionniste d'une ado de banlieue. Le scénario plait au CNC, qui accorde l'avance sur recettes et permet au film de se faire. Sélectionné pour Cannes, *Un frère* révèle Emma de Caunes, qui reçoit bientôt le César du meilleur espoir féminin 1997. Elle réalise ensuite *Princesses*, une fiction stylisée, sombre histoire de deux demi-sœurs lancées entre Paris et Amsterdam à la poursuite d'un père présumé assassin. La cinéaste révèle une autre face de sa personnalité (son amour de la série noire et du polar), mais la critique reste dubitative. Elle change alors complètement de genre avec *Un amour de femme*, une commande de M6 sur le thème de l'homosexualité féminine. Mais le téléfilm est totalement censuré. « Paradoxalement, c'est celui de mes films qui a été le plus vu, car il a fait beaucoup de festivals. Et il a été bien vendu à l'étranger, jusqu'aux États-Unis. » Plusieurs années vont alors s'écouler, durant lesquelles Sylvie Verheyde retourne à sa vie familiale (entre temps, elle a eu un fils), puis elle travaille longuement à un scénario qui lui tient à cœur, celui de *Scorpion*.

L'histoire est celle d'un passionné de boxe thaï qui sort de prison et se lance rageusement dans des combats clandestins. Pour le casting, la cinéaste ne voit que le chanteur Joey Starr. C'est en pensant à lui qu'elle écrit. Mais, trois semaines avant le tournage, la production refuse l'acteur, jugé trop peu commercial. Devant l'impossibilité de réaliser le film tel qu'elle l'entend, Sylvie Verheyde finit par vendre les droits du scénario. **Scorpion** sera bien tourné en 2007, mais par Julien Seri et avec Clovis Cornillac. La critique regrettera l'abondance des clichés émaillant « un projet passé à l'évidence entre trop de mains. »



De haut en bas, Laura Smet et Benjamin Biolay dans **Sang froid**



Sylvie Verheyde réalise alors **Sang froid**, un nouveau téléfilm, toujours dans le ton du polar. On y suit Laura Smet et Benjamin Biolay. Elle a senti le charisme de ce chanteur lors d'un de ses passages à la télévision, et elle est la première à lui proposer de faire du cinéma. Puis, l'entrée de son fils en classe de sixième provoque une remontée de souvenirs personnels, et elle écrit **Stella**. Le montage financier du film n'est pas trop difficile car le budget reste modeste. Pour faire un film sans acteur célèbre – à l'époque, Benjamin Biolay n'était pas considéré comme « bankable » –, avec un sujet plutôt intimiste, il fallait un « sans faute » : **Stella** obtient un prix du scénario, l'avance sur recette du CNC (400 000 euros), la participation d'Arte France et Arte Allemagne (300 000 euros chacun), et un pré-achat de Canal+ (500 000 euros). Sylvie Verheyde a également la chance de rencontrer Bruno Berthemy, un producteur « qui sait lire un scénario et faire avancer les choses. ». Le budget définitif du film se monte ainsi à 2 380 519 euros.

Casting

Avant le tournage, la cinéaste se lance dans un grand casting d'enfants car le moment où l'on décide « qui va incarner qui » est capital. « Ensuite, quand on s'est décidé, on met les enfants en condition et, en général, ça va. Mais il ne faut pas se tromper dans la distribution. » Ainsi, Mélissa Rodrigues, qui incarne Gladys, postulait pour jouer Stella. Sylvie Verheyde la trouve très intéressante mais pour elle, elle n'est pas vraiment le personnage. Elle lui confie donc le rôle de Gladys. Seul problème, la petite a un parler très « banlieue » alors que Gladys est une bonne élève discrète et bien éduquée. Pour incarner Gladys, Mélissa Rodrigues a donc dû travailler son accent, et elle est remarquable.

Léora Barbara, qui incarne Stella, est repérée dès la première semaine de casting. Entre elle et la cinéaste, le contact est immédiat, même si la petite est intimidante, mystérieuse. En plus, une certaine ressemblance avec Sylvie Verheyde en fait la comédienne idéale. « Sur le plateau, elle était hyper courageuse, hyper bosseuse, elle se gérait toute seule. Comme dans le film. Quand c'était un peu trop dur, elle allait jouer au flipper puis elle revenait. Elle était intimidante même pour les autres comédiens parce qu'elle avait une détermination incroyable. C'est une petite fille très intelligente et donc en plus je n'avais jamais l'impression de tourner des scènes à son insu. Elle comprenait parfaitement les enjeux des scènes et donc sur le plateau, au final, on ne se parlait pas. Ou très peu. On avait un rapport très particulier. »¹

Pour les professeurs, Sylvie Verheyde choisit de mélanger le vrai et le faux, « J'avais envie de me servir de leur quotidien. La directrice, par exemple, est une vraie directrice. Le professeur principal est un professeur de philo que j'ai transformé en prof de maths ; la prof d'anglais qui pique une violente colère, c'est une actrice de théâtre. La prof de gym, c'est ma monteuse, mais celle d'histoire géo dont le cours captive Stella est une actrice... Pour les scènes dans le café aussi, le patron du bar où l'on a tourné a un rôle, il joue aux cartes avec les acteurs. »

Repérages

« Impossible de retrouver le bar des lieux de mon enfance, car le quartier du quai de la Gare a complètement changé (cf. « De 1976 à aujourd'hui », p. 17). J'ai dû tourner à Arcueil, dans le café que j'avais déjà utilisé pour **Un frère**. Pour l'école, je voulais mon lycée, le lycée Rodin dans le XIII^e arrondissement. Mais ce n'était pas possible. Mon chef déco était un ancien du lycée La Fontaine, dans le XVI^e. C'est là que nous avons tourné, durant l'été, on avait tout le lycée pour nous. »

Pour les scènes de Stella en vacances, la cinéaste retourne à Saint-Venant (entre Béthune et Hazebrouck), sur les lieux mêmes de ses souvenirs. Mais elle ne retrouve pas suffisamment le décor de son enfance, qui a un peu changé. C'est donc à une vingtaine de kilomètres de là qu'elle tourne les promenades à vélo de Stella et Geneviève, l'amie d'enfance issue d'une famille effrayante. « Il y a encore des endroits du Nord où l'on voit ça, même trente ans après. Ce n'est pas vraiment un endroit pour les vacances, il n'y a pas la mer... Mais il n'y a pas que le côté négatif : il y a de l'espace. Stella respire, elle a une amie... elle vit ces moments à la fois comme une bouffée d'air, un espace de liberté, c'est un endroit où elle s'amuse, où elle voit le ciel... »

Reconstitution

« Il a fallu faire un peu de déco, mais pas tant que ça. C'est le mobilier urbain, dans les rues, qui a le plus changé. Pour les intérieurs, c'est plus facile, car toute l'équipe a participé, chacun en apportant les vêtements de ses parents. Guillaume Depardieu a même retrouvé le pantalon porté par son père dans **Les Valseuses** ! Ça m'aurait un peu ennuyée d'avoir à présenter une reconstitution historique



scrupuleuse « certifiée 1977 », parce que, dans la vie courante, on peut porter un manteau qui date d'il y a dix ans ; et puis les gens, selon les classes sociales, ne sont pas habillés de la même manière, j'ai essayé de le montrer. Ainsi, le professeur de français, Christophe Bourseiller, est habillé comme dans les années 60, alors que le professeur de maths est à la mode. »

Sortie

Stella est présenté au festival de Venise en août 2008, où il reçoit une *standing ovation*. Il sort à Paris le 12 novembre suivant. La critique est élogieuse (voir page 22). Le film ne réunira pourtant que 100 000 spectateurs. Il aura la même audience en Italie, parfaitement doublé en italien et distribué par Nanni Moretti qui le fait programmer dans les écoles. Il est également vendu au Benelux, en Grèce, Suisse, Inde, Brésil, Russie, Portugal, Israël, Argentine, Norvège et Australie.

Aujourd'hui, Sylvie Verheyde travaille sur une adaptation de *La confession d'un enfant du siècle*, l'autobiographie d'Alfred de Musset (1836).

1) Toutes les déclarations de Sylvie Verheyde sont extraites d'un entretien inédit, réalisé spécialement pour ce dossier par Bernard Génin, sauf ce paragraphe, extrait d'une interview par Kevin Dutot sur *Excessif.com*

Sur le tournage de *Stella*, Sylvie Verheyde avec Guillaume Depardieu et Léora Barbara. (Photos : Jeannick Gravelines)

Acteurs

Benjamin Biolay (Le père)

Chanteur français né en 1973. Le grand public le découvre en 2000 avec l'album d'Henri Salvador *Chambre avec vue*, coécrit en compagnie de Keren Ann.

Il sort son premier album (*Rose Kennedy*) en 2001, imposant un personnage sombre, à la nonchalance « gainsbourienne ». Mais le succès critique et public ne viendra qu'en 2010, avec *La Superbe* (Victoire de la musique comme artiste interprète masculin de l'année).

Première apparition au cinéma (dans son propre rôle) avec *Pourquoi (pas) le Brésil*, de Laetitia Masson (2004). Mais Sylvie Verheyde est la première à miser sur ses dons de comédien avec *Sang froid* (2007), puis *Stella* (2008). On l'a vu depuis dans *Didine*, de Vincent Dietschy (2008) et *La Meute*, de Franck Richard (2010).

Karole Rocher (La mère)

Née en 1974. Premier rôle dans un vidéoclip (*Faut qu'il travaille*, de Princess Erika). On la voit dans *L'Honneur de ma famille*, téléfilm de Rachid Bouchareb (1998), puis dans *Sauve-moi*, de Christian Vincent (2000), *Comment j'ai tué mon père*, d'Anne Fontaine (2000).

En 2001, elle fonde COM8Productions avec Joey Starr et Cédric Jimenez et réalise deux documentaires musicaux : *Who's the boss* (sur Joey Starr) et *For the ladies*. Mais c'est à Sylvie Verheyde qu'elle doit ses rôles les plus importants : *Un frère* (1997),

Princesses (2000), *Un amour de femme* (2001), *Stella* (2008). Et *Scorpion* (finale signé par Julien Seri en 2007) pour lequel elle lui a écrit sur mesure le rôle d'une jeune maman chargée d'un passé lourd. Autres films : *Le Bal des actrices*, de Maiwenn Le Besco (2009), *Bus palladium*, de Christopher Thompson (2010).

Guillaume Depardieu (A. Bernard)

Né en 1971, décédé d'une pneumonie en 2008. Fils de Gérard et Elisabeth Depardieu, frère aîné de Julie Depardieu. Enfant, il figure au côté de son père dans *Pas si méchant que ça* de Claude Goretta (1974), *Jean de Florette* de Claude Berri (1986). Il fait ses vrais débuts de comédien à vingt ans dans *Tous les matins du monde* d'Alain Corneau (1991). Après une chute de moto, suivie de nombreuses interventions chirurgicales, il doit se faire amputer d'une jambe en 2003. César du meilleur espoir masculin pour *Les Apprentis*, de Pierre Salvadori (1996), Prix Jean Gabin la même année, il s'avère un comédien hyper sensible dans plus de quarante films (de *Pola X* de Leos Carax en 1999, à *Ne touchez pas la hache* de Jacques Rivette en 2007). Il a coécrit avec Marc-Olivier Fogiel un livre d'entretiens : *Tout donner* (Plon, 2004, puis en Pocket). C'est ce personnage ambigu, dérangent, avec une aura de poète maudit que Sylvie Verheyde a remarquablement intégré à son film, dans un rôle presque muet, mi-clochard, mi-« prince charmant » fantasmé par la petite Stella.

Christophe Bourseiller (Le professeur de français)

Né en 1957. Écrivain, journaliste, réalisateur, metteur en scène de théâtre, acteur, ce passionné d'avant-garde et de contre-culture a toujours débordé d'activités. Il a souvent prêté sa bonhomie et sa diction originale à des seconds rôles au cinéma. Dès 1962, il incarne pour Yves Robert un des garnements de *La Guerre des boutons*. En 1967, il est le fils de Marina Vlady dans *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, de Jean-Luc Godard. On n'a pas oublié sa composition d'amoureux obstiné de Danièle Delorme dans *Un éléphant, ça trompe énormément* (1976) et *Nous irons tous au paradis* (1977). Il a également tourné avec Claude Lelouch (*Les Uns et les autres*, 1981, et Jacques Demy, *Trois places pour le 26*, 1988). Dans *Stella*, Sylvie Verheyde lui donne l'occasion d'une scène presque comique durant laquelle il explique à sa façon inimitable une fable de La Fontaine (*La Cigale et la fourmi*).



ANALYSE DU SCÉNARIO

Le temps des métamorphoses

Le temps d'une sixième

Les événements dans *Stella* sont avant tout psychologiques. On suit une fillette qui, petit à petit, mûrit et change de regard sur ce qui l'entoure. Tous ses changements sont signalés dans la voix off qui nous renseigne sur ses pensées.

Au début, Stella, totalement sceptique, se couche pleine de doutes sur l'utilité de faire des études : « *Ce lycée, il paraît que c'est une chance. J'sais pas pour moi. J'ai pas envie d'y retourner. Il ne faut pas que j'y pense.* » (séq. 8).

Quand le film se termine, sa dernière réplique est : « *Si ce lycée, c'est ma chance, je vais peut-être la prendre* »

Entre ces deux scènes, on l'a suivie pas à pas, on l'a vue se sortir d'un milieu étranger à la culture classique, on a rencontré avec elle des personnages décisifs pour son évolution. Stella est donc l'histoire d'une métamorphose, à la fois culturelle (Stella découvre les joies de la lecture) et sentimentale (elle rencontre un garçon dont elle tombe amoureuse). Le scénario a été conçu pour nous faire suivre cette évolution chronologiquement, étape par étape, sans brusquer les choses, sans caricaturer, au rythme de la vie de cette petite fille, avec ses soubresauts, ses repentirs, son côté « up and down »...

Quand le récit débute, Stella est seule, volontairement : « *Je n'ai pas beaucoup de contacts avec les autres, je les regarde pas ; comme ça ils ne me regardent pas.* » (11). Puis, elle rencontre Gladys, mais elle ne se sent toujours pas à sa place. Après l'avoir entendue lui parler d'écrivains qu'elle ne connaît pas, elle constate : « *Il y a un truc dont je m'aperçois de plus en plus : je n'ai pas les connaissances qu'il faut.* » (19).

Un jour pourtant, elle prend goût à certains cours : « *Autre nouveauté : la prof d'histoire, je l'aime bien. Je la trouve belle. Je ne sais pas comment c'est venu, j'ai fini par l'écouter, ce qu'elle raconte, ce n'est pas chiant quand on l'écoute. C'est un peu la vie des gens. Ça m'intéresse.* » (30).

Stella commence à lire, refuse une promenade avec sa mère pour terminer son livre. Commentaire de la mère : « *Tu changes, ma fille !* » (32). Puis, c'est la découverte décisive d'un roman de Marguerite Duras qui l'émeut aux larmes : « *Elle me parle à moi, elle me parle pour moi. Elle parle à ma place. Je ne peux plus m'arrêter de lire.* » (34).

Cependant, lire ne suffit pas : « *Je me suis fait des amis, plein d'amis sur lesquels je peux compter, Balzac, Duras et les autres mais ça ne me rend pas meilleure à l'école...* » (35). Première victoire de Stella : elle sort de son isolement. Après avoir invité Gladys chez elle, elle constate : « *Je ne suis plus toute seule.* » (37). Mieux, après la boum chez une élève, elle dit : « *Pour la première fois de ma vie, je suis amoureuse* » (49).





À l'école, elle s'accroche : « *Plus ça va plus je sais qu'il ne faut pas que je redouble. Même si je dis que j'en ai rien à foutre, je sais bien que le lycée c'est une chance, à prendre ou à laisser.* » (50). À la fin, la métamorphose est accomplie : « *Si ce lycée c'est ma chance, je vais peut-être la prendre* » (55).

L'avenir reste ouvert

Cette longue trajectoire de l'indifférence à l'ouverture aux autres et à la culture suit comme une ligne brisée, balisée d'une série de rechutes. Les larmes de Stella à la lecture de Duras sont aussitôt suivies d'une scène où elle peine, au tableau, à écrire correctement le mot « signifiant » (35). Quand Gladys lui fait découvrir un chanteur nouveau, bien au-dessus des chansonnettes de variété auxquelles elle est habituée (Bernard Lavilliers chantant « *Quinzième Round* »), elle a un geste mystérieux : elle arrache soudain le papier peint de sa chambre. Peut-être ses motifs lui semblent-ils soudain trop enfantins pour elle... Mais la longue scène qui suit la replonge dans un monde sans issue, à Saint-Venant, où vivent sa grand-mère et, coincée entre un père alcoolique et des frères demeurés, son amie d'enfance Geneviève (43).

Malgré tous ces obstacles, Stella sortira enfin de son milieu. Aucun manichéisme chez Sylvie Verheyde : elle montre bien que, dans ce bar plutôt mal fréquenté, on peut rencontrer la perversion (Bubu, trop gentil pour être honnête) comme la douceur (Alain Bernard, le clochard plein d'attentions paternelles). Et comme tout être humain recèle en lui des pulsions de violence, la cinéaste n'élude pas les deux « dérapages » de Stella, brusques flambées de révolte chez une petite fille qu'on a vue jusque-là réservée, douce, voire amorphe. « *En vrai, j'suis pas cool* », dit-elle, et, au cours d'une dispute avec la fille de l'épicier qu'elle trouve « trop molle », elle la blesse de ses ciseaux en pleine poitrine (28). Plus loin, elle cogne avec fureur la tête d'une élève moqueuse contre un radiateur (40). Quand le film se termine, on ne peut pas vraiment parler de « happy end » : Stella, venue chez Gladys fêter son passage en cinquième, lui fait un aveu : « *J'ai peur. De tout, tout le temps...* » (55), juste avant de se reprendre cependant et d'invoquer l'espoir qu'elle entrevoit dans le lycée.

PISTES DE TRAVAIL

- Faire caractériser le trajet de Stella défini par les deux phrases citées au début de l'analyse ci-dessus (p. 5) : ne pas saisir ou saisir la chance qui se présente avec l'école... Après avoir déterminé le type de scènes, que déterminent les décors (bar, rue, école...) qui constituent le film, chercher quel est leur lien. En quoi ce qui se passe dans le bar (et aux alentours) en particulier a à voir avec le lycée ?
- Chercher comment Stella avance vers une conscience de la nécessité de s'arracher un jour à ce milieu familial et quels sont les faits les plus graves qui l'y poussent (Bubu en particulier), mais aussi comment elle est attachée à la fois à des êtres (Alain Bernard en particulier), des objets, des habitudes, une atmosphère. Ses avancées et ses reculs successifs...
- Tenter de reconstituer la chronologie du film, en remarquant les scènes difficiles à situer dans le temps et les ellipses nombreuses et imprécises : combien de temps entre les séquences 10-11, 11-12, 27-28, 28-29, etc.

Découpage séquentiel

1 - 0h00'00

Générique sur une alternance de plans montrant Stella qui danse devant un juke-box, images du métro, du bar avec ses clients... Stella arrive au lycée.

2 - 0h01'45

La cour du lycée. Agitation de jour de rentrée. Appel par les professeurs. Stella se met en rang.

3 - 0h02'35

En classe, avec le prof de maths. Stella découvre ses nouveaux camarades.

4 - 0h03'55

Récréation. Une élève se moque du col en peau de lapin de Stella. Un garçon qui veut lui prendre son ballon. Elle lui crache dessus. Il la frappe au visage.

5 - 0h04'40

Stella rentre au bar avec un œil au beurre noir.

6 - 0h05'30

Voix off de Stella qui présente le décor du bar-hôtel. Bubu, un client qui peint des « croûtes », lui offre une de ses toiles.

7 - 0h05'58

Stella mange seule avec son chien. Scènes de bar, très animées. Elle joue aux cartes avec les clients.

8 - 0h08'50

Stella monte regarder la télévision. Dérangée par le serveur Loïc, elle va se coucher avec son chien. Elle n'a plus envie de retourner au lycée.

9 - 0h10'52

On retrouve Stella en classe, décidée d'avoir le moins de contact possible avec les autres.

10 - 0h12'10

Quai du métro. Premier contact amical avec Gladys.

11 - 0h13'16

Au bar. Alain Bernard, un des habitués, fait la bise à Stella.

12 - 0h14'10

En classe de français. Gladys a la meilleure note. Stella a zéro.

13 - 0h15'40

Les deux amies discutent dans la foule des élèves.

14 - 0h16'55

Stella rentre de l'école, elle ne fait pas ses devoirs.

15 - 0h17'35

Colère hystérique de la professeur d'anglais qui frappe un élève.

16 - 0h18'45

Repas au réfectoire, à côté de Gladys, qui lui parle de sa famille.

17 - 0h19'45

Alain Bernard joue au flipper avec Stella. Puis au poker.

18 - 0h21'52

La mère de Stella danse tendrement avec Yvon. Regards inquiets d'Alain Bernard, qui a un geste tendre vers Stella. Elle monte se coucher.

19 - 0h25'10

Cours de gymnastique. Gladys parle de son amour pour la lecture. Stella fait semblant de connaître Jean Cocteau.

20 - 0h26'00

Gladys a invité Stella chez elle.

21 - 0h28'47

Stella reste dormir chez Gladys. Au lit, elles parlent des garçons.

22 - 0h29'45

Dans une librairie, Stella regarde les livres, elle choisit *Les Enfants terribles*, de Jean Cocteau.

23 - 0h31'30

Au lit, la nuit, Stella lit. Elle ouvre la fenêtre et voit un corps ensanglanté.

24 - 0h32'35

Au lycée, jour du bulletin. Gladys a A, Stella D !

25 - 0h33'08

Remontrances de la mère qui traite Stella de bonne à rien.

26 - 0h34'33

La grand-mère de Stella vient passer Noël en famille.

27 - 0h38'12

Stella et sa mère dans un magasin de vêtements. Elle veut s'habiller pour mieux ressembler à ses camarades.

28 - 0h38'55

Stella agresse la fille de l'épicier avec une paire de ciseaux.

29 - 0h39'22

Le professeur de français se lance dans une pontifiante explication de la fable *La Cigale et la Fourmi*.

30 0h40'30

Stella découvre qu'elle prend du plaisir à écouter la prof d'histoire.

31 - 0h41'05

Gladys prête un disque de Bernard Lavilliers à Stella. Scène de chahut au café. Stella écoute son disque.

32 - 0h43'30

À la grande surprise de sa mère, Stella refuse d'aller se promener. Elle préfère lire.

33 - 0h44'40

Stella lit à côté de Bubu, qui devient tendre et la complimente sur sa gentillesse.

34 - 0h45'40

Elle lit à voix haute *Un barrage contre le Pacifique* et pleure.

35 - 0h47'15

Stella au tableau incapable d'écrire le mot « signifiant ».

36 - 0h48'40

Arrière-cour du bar. Le père de Stella tire au fusil. Bubu aussi. Dans le bar, puis en moto la nuit à l'arrière avec Loïc. Violente dispute entre un client et une fille.

37 - 0h50'47

Stella a invité Gladys. Chahut dans la chambre.

38 - 0h53'28

Stella découvre qu'elle a eu ses règles pendant la nuit.

39 - 0h54'50

Au bar. La salle se passionne pour un match de football. Stella entre dans l'arrière-salle et voit sa mère dans les bras d'Yvon. Elle se réfugie sur les genoux de son père, puis s'endort au pied de son lit.

40 - 0h56'20

Au lycée, Stella agresse une élève, puis elle lui cogne la tête sur un radiateur.

41 - 0h57'10

Stella et sa mère au bureau du proviseur qui la menace d'exclusion. Face-à-face mère fille dans un café.

42 - 0h58'55

Dans sa chambre, Stella écoute *Quinzième Round*, par Bernard Lavilliers. Elle murmure les paroles à voix haute.

43 - 1h00'06

La famille va dans le Nord, à Saint-Venant chez la grand-mère. Stella retrouve sa copine Geneviève. Jeux à la décharge municipale.

44 1h07'20

Trois garçons viennent flirter. Ils fument, tentent de les embrasser. Stella et Geneviève font du vélo.

45 - 1h10'27

Retour à Paris. Gladys annonce une boum à Stella.

46 1h11'00

Tension entre les parents de Stella, « à cause d'Yvon ».

47 - 1h12'50

La boum chez Nathalie. Un garçon chevelu au visage très doux invite Stella.

48 - 1h17'00

En classe, Stella commente une toile de Courbet, *L'Autoportrait au chien*.

49 - 1h19'08

Alternance de plans entre le gentil garçon de la boum et Alain Bernard au billard, qui la regarde tendrement.

50 - 1h20'52

Premiers succès scolaires de Stella.

51 - 1h21'44

Stella, qui a trouvé sa mère en pleurs, tente de la consoler.

52 - 1h22'50

Bubu offre à Stella un livre sur les chiens. Il se fait tendre, réclame un baiser. Stella s'enfuit, puis brise le tableau qu'il lui avait offert.

53 - 1h27'11

Stella voit sa mère sur les genoux d'Yvon. Elle prend le fusil de chasse et les menace. Son père la désarme. Elle pleure dans les bras de Loïc.

54 - 1h29'15

Alternance de plans sur Stella en ville et le conseil de profs au lycée. Gladys annonce à Stella qu'elle passe en cinquième. Elle téléphone à ses parents.

55 - 1h32'20

Stella dort chez Gladys. Elle lui dit qu'elle a peur « de tout, tout le temps ». Mais elle conclut : « *Ce lycée c'est une chance, je vais peut-être la prendre* ». Images de vacances ensoleillées avec Geneviève. On entend la chanson de Stella sur le générique de fin.

Durée totale DVD : 1h38'47

PERSONNAGES

Une étoile et des satellites



Stella

Elle a onze ans. Elle est jolie. Au début du film, qu'elle va dominer de sa présence et de son histoire, on est frappé par sa lucidité, son regard déjà mature sur les êtres. Même lucidité sur ses parents, sur les clients du bar et sur elle-même, lorsqu'elle dresse la liste de tous les sujets sur lesquels elle est incollable (« le championnat de foot, les cocktails, le flipper, la règle du billard, de la belote, la variété, les paroles des chansons, les gens fiables et pas fiables, etc. » avant de conclure : « Pour le reste je suis nulle »). Elle apparaît d'abord renfermée, solitaire, mutique. Elle s'est fabriquée un substitut de « prince charmant » en la personne d'Alain Bernard, un clochard plein de bienveillance pour elle. On notera que le scénario n'en fait pas une petite sainte : à deux reprises, elle agresse violemment deux camarades qui l'agacent. À Bubu qui la complimente et la compare à un ange, elle répond « Je ne suis pas si gentille que ça ». Petit à petit, elle va s'ouvrir aux autres et – c'est le sujet du film – à la culture.



Roselyne (la mère)

« Ma mère, c'est le patron ! » dit d'elle Stella. Énergique, travailleuse, Roselyne est une femme de caractère. Elle est belle, mais elle souffre de l'indifférence apparente de son mari et se laisse courtiser par un client dragueur. Réaliste en affaires (elle réprimande son mari qui veut prêter de l'argent à un client), elle peut craquer aussi : Stella la trouve un jour en larmes, se disant fatiguée de « faire la bonniche » et d'avoir « une vie de merde ». Sur l'école, elle a son opinion : « J'en ai pas eu besoin ; ça sert pas à grand chose. C'est toi qui vois, ma cocotte ! ». Mais elle réprimande sa fille pour ses mauvais résultats et semble touchée qu'elle passe en cinquième. De toute façon, le travail avant tout : « Emmerde pas ton père avec ça il a autre chose à faire ! ».



Serge (le père)

Stella nous le présente ainsi : « Il a travaillé comme ripeur¹ à décharger les colis. Il est du Nord, un ch'timi. Sa mère, c'était une pute, à ce qu'il paraît. Son père – mon grand père – s'est pendu quand lui il avait quinze ans. Mon père, c'est pas le méchant type. Un bon vivant, déconneur un peu menteur, un peu dragueur. Ma mère, elle dit que c'est un faible. » Faible mais bon cœur : on le voit prêter de l'argent à un client tapeur contre l'avis de sa femme (« Il a toujours rendu »). Pas bavard, c'est un pudique. On voit qu'il a saisi le manège de sa femme dans les bras de son meilleur ami. Mais il reste silencieux. Il aime sa fille, qu'il prend volontiers sur ses genoux, entre deux parties de cartes ou de billard. Souvent, il semble absent, ou soucieux, comme lors de son arrivée chez sa mère, qui s'inquiète de son air sombre. Calmement, c'est lui qui désarme Stella quand elle menace d'un fusil l'amant de sa mère.

1) Les ripeurs déchargeaient les trains.



Gladys

Douce, discrète, bonne élève, elle incarne l'amie idéale. Elle vient d'un milieu aisé et cultivé, opposé à celui de Stella. Son père est un psychiatre juif, émigré d'Argentine (« Il a écrit Le moi et l'autre dans la conscience de l'adolescent »). Déléguée de classe, elle assiste aux réunions des professeurs, où elle est attentive aux progrès de son amie.

Elle la prend en main, lui prête des disques, lui indique les auteurs à lire. En classe, elle tente de lui souffler les bonnes réponses. Dès le début, elle « éduque » discrètement Stella, dans la scène du réfectoire, quand celle-ci lui sert des frites : « *Pas avec les doigts !* ». Jamais elle n'a un mot blessant pour critiquer le milieu où vit Stella. Au contraire, elle trouve l'argot qu'elle entend au bar « *très français* ». Stella dira d'elle : « *Ça c'est une amie.* »

Geneviève

Elle est l'amie d'enfance, restée dans le Nord. Elle envoie à Stella des lettres assorties de compliments naïfs et enfantins (« *Mon cœur est accroché au tien comme une crotte au cul d'un chien* »). Quand Stella la retrouve au moment des vacances, on découvre dans quelle famille elle vit (« *Deux parents au chômage et alcooliques, cinq frères et sœurs, un polio et un attardé mental* »). Son père est un être fruste dont Stella nous apprend qu'il corrige sa fille en lui mettant le tuyau de gaz dans la bouche. On comprend aussi que la tante de Stella n'aime pas la voir en compagnie de Geneviève (« *On ne mélange pas les torchons et les serviettes* »). Geneviève envie Stella d'être devenue parisienne. Elle a peur du futur (« *J'essaye même pas d'y penser* »). Son rêve : « *Ouvrir une boutique de fringues... à Paris.* »

Alain Bernard

« *Alain Bernard : deux prénoms en guise de nom, encore un gars de l'assistance. Chef de bande à Vitry, un peu bandit, il signait mes cahiers en imitant la signature de mes parents. C'est mon copain.* » Sans doute un des personnages les plus attachants du film. Look de clochard, mal rasé, en marcel blanc. Il joue aux cartes ou au flipper, toujours en silence. Plein de tendresse pour Stella, qui le voit comme un « prince charmant ». Il a remarqué le flirt entre Roselyne et Yvon, mais c'est pour Stella que cela semble le soucier. Il a des regards mélancoliques qui en disent long. Et une très belle scène où il dit soudain à Stella qui fait ses devoirs : « *Tu vas me manquer.* » Peut-être sent-il qu'il va partir, ou simplement que la petite qu'il aimait protéger est en train de changer irrémédiablement...

La grand-mère

Personnage épisodique chez qui Stella passe ses vacances d'été. Elle est peinte de façon pittoresque : « *Bizarre, elle porte jamais de culotte et elle pisse debout. Elle pique dans la caisse, ma mère s'en doute et elle râle. Ça fait des histoires avec mon père. Moi je l'aime bien. Son truc, c'est les jeux d'argent et les mecs. "Portée sur la chose", comme dit ma mère.* » On la voit peu avec Stella, on l'entend peu au bar, où elle est venue fêter Noël.

Bubu

Client du bar au regard ténébreux qui semble plutôt gentil, mélancolique, un peu à part (il peint des croûtes). Proche de la famille (il est présent au déjeuner de Noël), plein d'une attention d'abord touchante pour Stella (il lui offre un tableau, un livre, il s'inquiète du peu de temps que lui consacrent ses parents), on s'aperçoit bientôt que c'est pour des raisons troubles.

Yvon

Meilleur ami de Serge... ce qui ne l'empêche pas de courtoiser sa femme de façon ouverte. De ce personnage plutôt vulgaire, Stella dira seulement : « *Il se prend pour Eddy Mitchell et il ne lui ressemble même pas.* »

Loïc

Il est apprenti au bar. En retrait, discret, silencieux. Aussi peu cultivé que les autres (« *Ce genre de film, ça me donne envie de dormir* » dit-il à Stella qui regarde *L'Impératrice rouge*, de Joseph von Sternberg). On le voit promener Stella sur sa moto, il la conseille furtivement (« *Méfie-toi de Bubu* ») et la serre affectueusement dans ses bras pour la consoler, après le clash avec Yvon.

Le professeur de français

Il parle de façon un peu pontifiante, ce qui rend presque comique son inénarrable analyse de *La Cigale et la Fourmi*. D'abord découragé par le niveau scolaire de Stella, il la défend vivement lors du conseil de classe.



PISTES DE TRAVAIL

- Faire dresser un portrait psychologique de Stella. Qu'aime-t-elle dans la vie ? Qu'est-ce qu'elle n'aime pas ? La définir en fonction de ses amitiés, ceux et celles qu'elle aime, quelle n'aime pas, qu'elle déteste. Quels sont ses rapports avec chacun de ses parents ? Quelles sont ses qualités, ses défauts. Est-elle la même à la fin du film qu'au début ? Qu'est-ce qui a changé ? (Donner des détails concrets visibles ou audibles dans le film). Qui et qu'est-ce qui l'a fait changer ?
- Les élèves (filles, garçons) se reconnaissent-ils dans Stella ? Voudraient-ils l'avoir comme amie ? Voudraient-ils vivre dans le milieu (surtout le bar) où elle vit ? Pourquoi ?
- Comment le père et la mère s'intéressent-ils à Stella ?
- Qu'est-ce qui plaît à Stella chez Alain Bernard ? Comparez-le aux autres personnages masculins qu'elle rencontre.

ANALYSE D'UNE SÉQUENCE

Des yeux pour voir...

Séquence 18 (0h21'52), extrait

Entre Stella et Alain Bernard, le chômeur un peu clochard habitué du bar de ses parents, se noue une relation adulte/enfant tout en délicatesse. Et quand Gladys lui demande si elle a déjà été amoureuse, c'est son nom qu'elle cite. Aucune ambiguïté dans cette relation (contrairement à ce qui se passe avec Bubu). « *C'est mon copain* », explique Stella dès le début, en précisant qu'il a souvent signé ses cahiers en imitant la signature de ses parents. La scène choisie, très brève et quasiment muette, met en scène Stella, un soir, reculant le moment de monter se coucher. L'action extrêmement découpée, toute en regards muets, dure une minute trente.

Plan 1

La caméra la découvre assise à une table où l'on voit plusieurs verres d'alcool (1a). Les mouvements d'un couple qui danse la masquent par intermittence et l'obligent à se contorsionner pour voir la piste. En fond sonore, un slow très langoureux, « *Couleur menthe à l'eau* », par Eddy Mitchell, dont les paroles évoquent un psychodrame : « *Mais un type est entré / Et le charme est tombé / Arrêtant le flipper / Ses yeux noirs ont lancé / De l'agressivité / Sur le pauvre juke-box?* » Panoramique vers la gauche pour cadrer Alain Bernard, assis en face d'elle (1b). Le slow sature la bande sonore : « *La fille aux yeux menthe à l'eau / A rangé sa mégalo / Et s'est soumise aux yeux noirs / Couleur de trottoir.* » Poursuivant son mouvement, la caméra capte et accompagne un couple tenant un verre : Roselyne et Yvon. La tête sur son épaule. Roselyne, tout à son partenaire, n'a à l'évidence pas même vu sa fille. La musique fait lentement monter l'atmosphère de sensualité (1c).

Plan 2

Cut sur Stella en plan rapproché et légère plongée. Les effets lumineux (éclairage tournant dancing) commencés sur le couple en 1c sont aussi sur elle. Elle tourne la tête vers la droite, le regard dans le vague. La caméra reste un peu sur son visage innocent qui contraste avec le côté passionnel de la chanson : « *Et moi, je n'en pouvais plus / Elle n'en n'a jamais rien su / Ma plus jolie des mythos / Couleur menthe à l'eau.* »

Plan 3

Contrechamp cut sur Rosy tendrement penchée sur Yvon. Effets lumineux plus visibles et rapides. Le slow se termine. La caméra saisit la main de Rosy qui enlace Yvon de plus près.

Plan 4

Cut sur Stella (suite du 2). Elle a une moue dubitative (4a), baisse les yeux, comme si elle n'avait pas vu ce qui se passe entre sa mère et Yvon. Pano vers la gauche pour cadrer en gros plan de profil Alain Bernard (4b). Cigarette en main, il a compris le manège des deux danseurs, reste impassible, mais a un petit geste nerveux des doigts et baisse aussi les yeux...

Plan 5

Cut sur Serge (plan rapproché) qui, lui aussi, danse tendrement, penché sur une épaule nue. La caméra glisse vers sa main tenant une cigarette. Fin du slow, applaudissements...

Plan 6 et 7

(Reprise de 1a). Stella regarde à gauche (6) vers Yvon, de face, toujours avec Roselyne (7). La caméra saisit à droite le regard de Serge qui se tourne vers eux...

Plan 8 et 9

Cut sur Serge isolé : il applaudit, verre en main, cigarette au bec (9). Son : intro, très rock'n'roll (E. Mitchell). Yvon (9) scande le rythme en tapant dans les mains.

Plan 10

D'un couple anonyme, la caméra glisse vers Yvon qui se déchaîne devant Rosy. Le plan 11 (non reproduit) recadre Rosy et Yvon en GP. Eddy Mitchell : « *Début de week-end – Dans mon HLM – C'est la fuite – Et je glande au flipper d'à-côté.* »

Plan 12

Cut sur Alain Bernard un peu éloigné, flou, avec, en amorce, net, le visage de Stella (3/4 dos). Effets lumineux dancing.

Plan 13

Roselyne et Yvon dansant. Elle est de plus en plus joyeuse. Yvon sourit en mâchant son chewing-gum et la serre contre lui.

Plan 14

Gros plan d'Alain Bernard, cigarette en main, visage dur. On le sent agacé par l'attitude du couple et qu'il se contient. Il regarde vers la droite (Stella). Il a compris qu'elle avait tout vu elle aussi.

Plan 15

Cut sur Stella, qui a posé sa tête sur la table. Elle semble dormir. La main d'Alain Bernard entre dans le champ à gauche et se pose tendrement sur son front qu'elle caresse délicatement (15a)... À ce moment, il endosse le rôle du père, puisque les parents de Stella semblent totalement démissionnaires. Il se penche un peu plus, la réveille doucement : « *Chérie, il faut se coucher.* » Elle relève la tête (15b)...

Plan 16

Il retire sa main, la passe sur son visage (en gros plan).

Plan 17

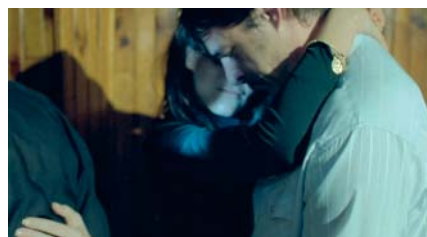
Gros plan sur Stella, de face puis de dos, qui se lève dans la lumière, traverse la foule des danseurs et quitte le champ (et la salle). En son le refrain d'Eddy Mitchell : « *J'vous dérange ? / Fallait pas m'provoquer...* »



1a



1b



1c



2



3



4a



4b



5



6



7



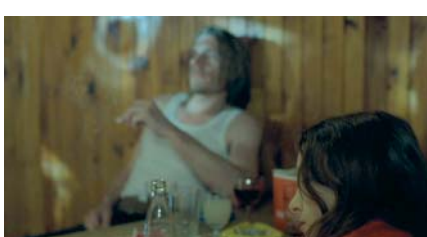
8



9



10



12



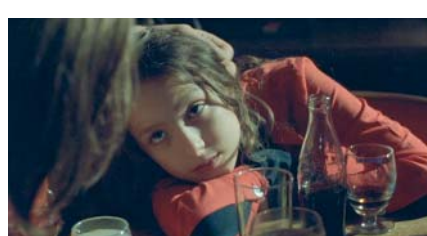
13



14



15a



15b



16



17

MISE EN SCÈNE & SIGNIFICATION

Filmer la métamorphose



« Les films qui ne brassent que du mensonge, c'est-à-dire des personnages exceptionnels dans des situations exceptionnelles, sont finalement raisonnables et ennuyeux. Alors que ceux qui partent à la conquête de la vérité – des personnages vrais dans des situations vraies – nous donnent une sensation de folie. »

François Truffaut (*Les Films de ma vie*)



Quoi de plus simple à résumer que l'argument de *Stella* ? On peut le faire en trois lignes : une petite fille entre en sixième. Elle vit dans un milieu populaire auprès de ses parents, gérants d'un bar de quartier. Elle sympathise avec une lycéenne d'une classe sociale plus élevée et découvre que la réussite scolaire peut changer sa vie. C'est tout. Il n'y a pas à proprement parler d'intrigue dans *Stella*. On suit une fillette qui passe lentement de l'enfance à l'adolescence, s'ouvre aux autres et au monde qui l'entoure. C'est la façon délicate dont Sylvie Verheyde filme cette évolution qui fait toute la richesse du film.

Seule dans son aquarium



Autour de Stella, on découvre une galerie de personnages saisis dans leur vérité – cette vérité si chère à François Truffaut, qui peut, à l'occasion, donner « une sensation de folie », comme dans la scène où la petite, en vacances chez sa grand-mère, croise le père alcoolique de son amie Geneviève (séq. 43) ou ce moment terrible où elle échappe de peu aux avances d'un client malsain (52).



Au début, Stella est seule. Et sa timidité l'empêche de s'affirmer. Elle reste donc muette. On la voit silencieuse dans le bar, face aux clients trop bruyants ; ou mutique à l'école, au tableau, dans la cour. Pour nous faire partager cette solitude, la cinéaste place sa caméra à la hauteur de l'enfant, exactement dans son regard. Et quand l'objectif vise Stella elle-même, c'est le plus souvent en gros plans, comme pour nous faire entrer dans sa tête, impression renforcée par la voix off qui nous livre ses pensées. Car, livrée à elle-même, Stella n'a personne à qui se confier. Elle vit en outre dans un milieu fruste, où l'on n'exprime pas ses sentiments (ses parents travaillent tout le temps). La voix off – qui, chez certains cinéastes peut être synonyme de facilité – est le seul moyen de nous faire entendre Stella. Sylvie Verheyde nous refuse tout regard d'un adulte sur elle, décryptant les événements. « Les enfants ne savent pas toujours si ce qui leur arrive est positif ou négatif, explique la cinéaste. Ils le comprennent plus tard. Ils ont une force de vie qui les fait avancer, même quand les choses ne sont pas plaisantes sur le moment. J'avais donc besoin du regard de Stella, de son énergie... Et puis, ça me permettait de montrer les événements dans une chronologie plutôt heurtée que linéaire... »



On n'est pas très grand à onze ans. Et on est souvent bousculé par les adultes, surtout dans un café surpeuplé. Le bar est donc filmé comme un aquarium, un monde fermé, toujours en mouvement, caméra à l'épaule, en se glissant entre les clients. Pourtant, malgré ce tourbillon de vie, ce qui ressort, c'est la solitude de Stella. Elle rentre seule du lycée, prépare seule son repas ; elle tente de regarder la télévision, mais les commentaires de l'apprenti Loïc la découragent (8) et elle monte seule se coucher. Pour mieux souligner l'étroitesse du monde où Stella est enfermée, Sylvie Verheyde n'élargit quasiment jamais le cadre. Même dans les séquences où la petite fille arrive à l'école, on reste sur sa vision qui, peu à peu, va s'élargir. On notera que la cinéaste, tout en maintenant ce point de vue subjectif, réussit à nous présenter une foule de personnages saisis au vol (parents, clients du bar, professeurs, élèves...)



Entrouvrir la porte du monde

Avec l'entrée en scène de Gladys, le monde de Stella s'entrouvre. Elle vivait jusque-là entre un milieu fermé (le café) et un milieu inconnu et hostile (le lycée). Elle



découvrir une autre façon de vivre, qui nous est dévoilée en une succession de touches discrètes. C'est la remarque de Gladys, au réfectoire, quand Stella lui sert des frites (« Non, pas avec les doigts ! »). Chez Gladys, on ne regarde pas la télévision ! Même le titre du livre qu'a écrit son père psychiatre renvoie aux problèmes de communication de Stella (« *Le moi et l'autre dans la conscience de l'adolescent* »). En fréquentant Gladys, Stella s'élève moralement, mais aussi physiquement : il faut prendre l'ascenseur pour arriver en haut d'une tour, d'où l'on a une vue plongeante sur Paris (20). Il suffit, pour sentir la distance qui sépare les deux familles, de comparer le dîner chaleureux entre émigrés argentins sur fond de conversations intellectuelles, avec le sinistre déjeuner de Noël où l'on voit Stella mélancolique, en bout de table, se tenant à l'écart des plaisanteries grossières de l'assemblée (26).

Un des thèmes principaux du film, ce sont les effets bénéfiques de la mixité sociale. Suite aux confidences de Gladys sur ses goûts littéraires (*Les Petits enfants du siècle*, de Christiane Rochefort – et non « de Rochefort » comme se trompe Gladys – mais aussi Balzac et Cocteau), Stella – dont on peut imaginer que les lectures se bornaient jusque-là à la bande dessinée (on voit *Pif gadget* dans sa chambre) – finit par se rendre dans une librairie et choisit un livre (*Les Enfants terribles*, de Jean Cocteau, 22). Les étagères de la librairie sont lentement suivies par la caméra, comme si un univers entier s'offrait à la petite. Elle sort de la boutique, part en courant, son butin à la main. On entend alors les premiers accords de *La Chanson de Stella* (cf. « Bande-son », page 15/16). La sensation de vertige provoquée par cette découverte de la lecture est rendue dans une scène où Stella lit *Un barrage contre le Pacifique*, de Marguerite Duras. Il n'est pas inutile de citer en partie le passage qu'elle dit à voix haute, parce qu'il renvoie clairement à sa soif d'ailleurs :

« Le jour viendrait où une automobile s'arrêterait enfin devant le bungalow. Un homme ou une femme en descendrait pour demander un renseignement ou une aide quelconque, à Joseph ou à elle. Elle ne voyait pas très bien quel genre de renseignement on pourrait leur demander (...) Quand même, on ne pouvait pas tout prévoir et

Suzanne espérait. Un jour un homme s'arrêterait, peut être, pour-quoi pas ? (...) Il se pourrait qu'elle lui plaise et qu'il lui propose de l'emmener à la ville. »

À cet instant, Stella se tait, essuie ses yeux pleins de larmes et poursuit :

« Mais, à part le car, il passait peu d'autos sur la piste, pas plus de deux ou trois dans la journée... » (34). C'est la première fois qu'on la voit éprouver une émotion visible. Jusque-là, on l'avait vue boudeuse, ironique, indifférente... Pour nous faire partager ce vertige soudain, la cinéaste fait se succéder deux plans qui ne sont pas du tout « raccords ». Stella lisait Duras dans sa chambre, assise sur son lit, en pantalon. Elle apparaît debout de dos, en jupe et portant des bottes, dans un espace soudain baigné de lumière (un couloir de l'école filmé en contre-plongée) et l'on entend : « Elle me parle à moi, elle me parle pour moi, elle parle à ma place. Je ne peux plus m'arrêter de lire. » Image presque irréaliste, plan furtif et comme magique, pour dire l'importance de la métamorphose à laquelle on vient d'assister.

Exister enfin ?

Le seul moment du film où Stella semble avoir droit à un peu d'espace vital, c'est la séquence des vacances dans le Nord, chez la grand-mère. Aux séquences urbaines du début succèdent des images de plein air, des plans larges (43,44). Et la caméra filme enfin le ciel. Mais il est gris. Il pleut, il vente... Stella en vacances n'a droit qu'à un village qui semble désert, elle ne peut jouer que dans une décharge publique (sa tante ne veut pas qu'elle fréquente son amie d'enfance Geneviève). Le malaise existentiel des deux amies est remarquablement exprimé par la scène où elles font semblant de se battre (« *T'es calmée ? T'es calmée ou t'es pas calmée ?* »). C'est toute cette violence contenue qui éclate plus tard, à l'école : Stella excédée par une élève moqueuse lui cogne la tête contre un radiateur. Sylvie Verheyde évite le simplisme d'un parcours exemplaire. Jusqu'à la dernière séquence (où Stella dit sa peur de vivre), on a vu un personnage profondément humain, avec ses bons et ses mauvais côtés, son agressivité rentrée, ses faiblesses et ses doutes.



PISTES DE TRAVAIL

• Le côté chronique du film. Répertoire les moments où se déroulent des événements que l'on peut qualifier de dramatiques, ou d'action dans **Stella** : premier affrontement avec les élèves du lycée (séq. 4), la rencontre avec Gladys (10), colère du professeur d'anglais (15), vision d'un blessé sur le trottoir (23), agression de la fille de l'épicier (28), dispute au bar (36), tentative de Bubu (52), Stella brandit le fusil de chasse (53)... Lesquels sont des événements particuliers, uniques, lesquels semblent simplement habituels ?

En face, noter les moments où, semble-t-il, il ne se passe rien ? Lesquels occupent le plus de temps dans le film ?

• Dans les scènes d'intérieur, du bar particulièrement, remarquer le choix de filmer de près, avec une caméra presque toujours en mouvement. Comment le mouvement des personnages dans le champ en masque d'autres ou empêche Stella (ou le spectateur) de bien voir ce qu'il voudrait voir... Dans quel but ? Comment est créée une impression d'enfermement pesant, d'aquarium...

BANDE-SON

Dans le juke-box de Stella



La Chanson de Stella

« J'ai ma vie - qui va comme elle va,
J'ai mon cœur - qui s'endort quelques fois.
J'ai la vie qui bat contre moi
J'ai mon cœur, ton cœur, pour moi.
J'ai 11 ans, je suis grande,
je m'appelle Stella.
Je vais vite, vite
Je n'veux pas en rester là.
Soi disant, je suis grande
Heureusement, t'es là.
Je vais loin, loin
Je suis loin, je n'ai pas peur.
J'ai la tête qui va comme elle va
J'ai les yeux qui brillent quelques fois
J'ai la tête qui tourne avec toi.
J'ai mes yeux, tes yeux, pour moi
J'ai 11 ans je suis grande
je m'appelle Stella.
Je vais vite, vite
Je n'veux pas en rester là »

On entend tout au long de *Stella* une dizaine de chansons à succès des années 70. Les choix de Sylvie Verheyde sont précis et justifiés, car même si certaines chansons sont postérieures à l'action, telle *Couleur menthe à l'eau* d'Eddy Mitchell qui est de 1980, tel aussi le succès disco de Sheila *Love me baby* qui ne sort qu'en juin 1977), elles illustrent encore bien l'esprit du moment (cf. « De 1976 à aujourd'hui », p.17). Mais ces chansons ont une autre fonction que simplement authentifier une époque. Stella vit dans un bar, milieu sans culture où fonctionne en permanence un juke-box. Son environnement sonore se résume donc à la chanson de variété la plus basique. Et c'est dans cet élément qu'elle trouve d'abord les mots pour s'exprimer. Mais à mesure que le film progresse, à plusieurs reprises, on entend l'introduction musicale d'un thème original, *La Chanson de Stella*, dont on ne découvrira les paroles (chantées par Sylvie Verheyde elle-même) que durant le générique final : Stella s'est enfin trouvée, elle a droit à sa propre musique et à un texte qui la fait parler à la première personne (cf. *Texte ci-contre*).

Avant d'en arriver là, Stella s'est d'abord grisée de « disco ». Dès le générique de début, on la voit danser en se déhanchant tandis que Sheila chante à tue tête *Love me baby*. Une autre chanson de Sheila viendra souligner les soubresauts qui agitent la vie conjugale de ses parents : « *Ne fais pas, sur un coup de tête / Quand le vent se lève / Tanguer le bateau.* »

Autre star du moment : Eddy Mitchell. On l'entend à plusieurs reprises (c'est le chanteur préféré d'Yvon, l'amant de Roselyne). Avec une de ses chansons célèbres (*Il ne rentre pas ce soir*), Sylvie Verheyde évoque le chômage qui est le lot de la plupart des clients du bar : « *Le grand chef du personnel / L'a convoqué à midi / J'ai une mauvaise nouvelle . Vous finissez vendredi / Une multinationale / S'est offert notre société / Vous êtes dépassé / Et, du fait, vous êtes remercié.* » On entend également *Couleur menthe à l'eau*, thème plus tendre, qui accompagne la scène où Yvon danse amoureuxment avec Roselyne (cf. « Analyse d'une séquence », p. 12)

Pour exprimer toute la tristesse du repas de Noël, on voit Stella seule au bar, l'air mélancolique, à l'écart du reste de l'assemblée. Sylvie Verheyde choisit de faire entendre *Michèle*, chanté par Gérard Lenorman (« *Michèle, assis près de toi / moi j'attendais la récré / pour aller au café / boire un chocolat / et pour t'embrasser* »).

Un des moments charnières du film est celui où Stella découvre Bernard Lavilliers grâce à Gladys. Son niveau musical s'élève un peu. Comme on l'a vue lire à voix haute un passage de Marguerite Duras, on la verra dire les paroles de *Quinzième Round* en même temps que le chanteur. Là encore, les paroles de la chanson (sur l'univers de la boxe) coïncident parfaitement avec l'état d'esprit de Stella, à la fois en quête d'identité et en lutte pour entrer dans le monde des grands :

« C'est souvent dur à porter toute la violence
Tu peux pas te raconter faire des confidences.
Une fois qu'il est sectionné le cordon vital
Tu comprends qu'il faut miser sur tes initiales. »

Mais c'est surtout dans le refrain, avec la répétition obsessionnelle de la même injonction (« *Avance toujours ! Avance !* ») que l'on retrouve le sujet du film : une petite fille, toujours en mouvement, bien décidée à aller jusqu'au bout (« *Je n'veux pas en rester là* »).

Le thème musical dédié à Stella apparaît chaque fois qu'elle fait un nouveau pas dans sa transformation. La première fois, après trente minutes de film, quand elle marche dans la rue en tenant en main le livre de poche qu'elle vient d'acheter. On n'entend pas encore les paroles, c'est juste un indice de sa libération en cours. Il réapparaît discrètement quand Stella découvre qu'elle prend goût aux cours d'histoire, puis juste après la scène où elle a donné une petite gifle au petit dragueur du village où elle est en vacances. On l'entend ensuite longuement quand Stella se rend au lycée où a lieu le conseil de classe qui va décider de son entrée en cinquième.

On notera comme Sylvie Verheyde se refuse toute musique dans presque toutes les séquences de vacances avec Geneviève : on n'entend que la violence du vent, le bruit des vélomoteurs et des trains au loin.



Les Chansons dans *Stella*

La Chanson de Stella, paroles et musique de NousDeux The Band, interprétée par Sylvie Verheyde.

Love me baby, paroles et musique de Mike Wickfield (Mathias Camison), Paul Racer (Claude Carrère), P. Forest (Pamela-Marrion Forrest), Copperman (Gilbert Chemouny), interprétée par Sheila et B. Devotion.

Ne fais pas tanguer le bateau, paroles de Lana Sébastian, Paul Sébastian, Claude Carrère et musique de Michaële, interprétée par Sheila.

El Bimbo, paroles et musique de Claude Morgan, par Bimbo Jet.

Couleur menthe à l'eau

Je vous dérange ?

Il ne rentre pas ce soir, paroles de Claude Moine (alias Eddy Mitchell) et musiques de Pierre Papadiamantis, interprétées par Eddy Mitchell.

Michèle, paroles et musique de Didier Barbelivien et Michel Cywie, interprétée par Gérard Lenorman.

Quinzième Round, paroles, musique et interprétation de Bernard Lavilliers.

Brand new Cadillac, paroles, musique et interprétation de Vince Taylor.

La Tendresse, paroles de Daniel Guichard et Jacques Ferrière, musique de Patricia Carli, interprétée par Daniel Guichard.

Les Femmes, paroles de Claude Carrère, Jean Schmitt, musique de Christine Charbonneau interprétée par Sheila.

Où sont les femmes ?, paroles de Jean-Michel Jarre, musique et interprétation de Patrick Juvet.

Ti amo, paroles et musique de Giancarlo Bigazzi et Umberto Tozzi, interprétée par ce dernier.

Tu es le soleil, paroles Claude Carrère et musique de Michaële, interprétée par Sheila.

PISTES DE TRAVAIL

- Rechercher tout au long du film les séquences avec musique et celles sans musique, permettant d'opposer principalement le monde du bar et celui du lycée. Comment la musique se manifeste-t-elle dans les scènes intermédiaires ?
- Un travail intéressant peut être entrepris à partir de quelques chansons sélectionnées (voir celle qui sont citées ci-dessus) pour montrer la corrélation entre les paroles et la situation de Stella ou entre la tonalité musicale et les sentiments de Stella ou des autres protagonistes.

- Cerner le changement des goûts musicaux de Stella, du disco à Bernard Lavilliers. Le problème est délicat, car les références du film sont datées et les réactions des élèves dépendent de leurs goûts musicaux du moment.
- On peut mener également une réflexion plus générale sur la place de la musique dans l'univers intérieur et dans la vie quotidienne de Stella et la place qu'elle occupe de plus en plus dans la vie des jeunes (et des autres) aujourd'hui, par rapport à d'autres activités ou occupations culturelles (cinéma, littérature, arts plastiques, etc.).



De 1976 à aujourd'hui

L'époque de Stella

Seule la séquence où la télévision diffuse la finale de la coupe d'Europe de football Saint-Étienne/Bayern de Munich (on entend prononcer le nom du joueur Rocheteau, et un spectateur lance : « Allez les Verts ! ») fixe, par sa date vérifiable (12 mai 1976), l'année scolaire de Stella à 1975-76. Mais comme la bande-son dépasse parfois largement cette année scolaire (cf. « Bande-son », p. 15), on peut penser que la cinéaste a voulu d'abord montrer l'atmosphère d'une époque et que la date exacte du match n'est pas de prime importance. Les Verts dominent le football français, le disco s'installe dans le paysage sonore, Eddy Mitchell sait distiller rocks purs et durs et mélodies nostalgiques, c'est cela qui compte et marque Stella.

Si l'on admet toutefois que l'action de *Stella* se déroule de septembre 1975 à juin 1976, on peut rappeler quelques faits de cette année scolaire. Le président américain Gerald Ford échappe à deux attentats, le physicien soviétique Andréï Sakharov reçoit le prix Nobel de la paix, c'est le coup d'État du général Videla en Argentine, Giscard d'Estaing est en difficulté (il remplacera Jacques Chirac par Raymond Barre au poste de Premier ministre en août 76). Parmi les disparitions : Franco (à qui succède le roi Juan Carlos), Chou En-lai (Mao Tsé-toung le suivra le 9 septembre 1976), Max Ernst, Hannah Arendt, Pasolini, Luchino Visconti. Le Petit Palais expose *Le Siècle d'or de Greco à Vélasquez*. C'est encore la sortie de *Salò ou les 120 journées de Sodome* (Pasolini), *La Dernière femme* (Ferreri), *Comment Yu-Kong déplaça les montagnes* (Ivens/Loridan), *Cría Cuervos* (Saura), tandis que Foucault publie le premier tome de son *Histoire de la sexualité* et Soljenitsyne le troisième de *l'Archipel du goulag*, le prix Goncourt 1975 ayant été attribué à Émile Ajar (Romain Gary) pour *la Vie devant soi*. De tout ce contexte, on ne verra rien dans le film. Le parti pris de Sylvie Verheyde étant de filmer à hauteur de son héroïne, aucun de ces événements ne la touche, d'autant plus que ses parents vivent dans une bulle où l'on ne semble parler ni de politique ni de culture.

Des questions d'urbanisme...

Dans le travail de reconstitution, minime, de *Stella*, on décèle cependant (outre le foot et le climat musical) des détails certifiés « seventies », et qui montrent combien ont changé certains aspects de la vie sociale et urbaine. Le bar de Stella est une tabagie comme il n'y en a plus désormais. La loi Veil de juillet 1976 contre le tabagisme concernera la publicité, puis la loi

Evin (10 janvier 1991) visera les lieux affectés à un usage collectif, et le décret du 15 novembre 2006, mis en application depuis le 1^{er} février 2007, visera directement les bars et restaurants. Le bar de Stella aurait donc une bien autre allure. Celui de 1976 est plus proche de l'atmosphère des romans de Léo Malet que du quartier du quai de la Gare d'aujourd'hui. Dans *Brouillard au pont de Tolbiac*, qui se passe dans le XIII^e arrondissement des années 50, son héros Nestor Burma déclare : « C'est un sale quartier, un foutu coin (...) Ça pue la misère, la merde et le malheur. » Sylvie Verheyde se souvient de l'ambiance qui y régnait en 1976, quand elle avait onze ans. Elle parle d'un no man's land, d'une sorte de frontière entre Paris et la banlieue. « Tout au long des quais de la SNCF, il y n'y avait que des cafés, dont celui de mes parents. Derrière, on trouvait des maisons de transport, donc un monde très ouvrier. »



Dans la ligne de la politique des « grands ensembles » initiée dans la France des années 50 pour faire face au manque de logements, un projet gigantesque de dizaines de tours de 100m de hauteur fut lancé en 1959 dans le XIII^e, qui fut réalisé de 1966 à 1974. C'est dans l'appartement (alors neuf et moderne) d'une de ces tours qu'habite Gladys, l'amie de Stella (le film précise bien qu'elle descend au métro Maison-Blanche, tout près en effet de certaines de ces tours, dites des « Olympiades »). Le secteur de Stella, en bordure de Seine, fut rénové plus tard : on y a élevé notamment les quatre livres ouverts, d'une vingtaine d'étages, de la Bibliothèque François Mitterrand, et des milliers de km² de bureaux. Autant de bâtiments qui ont redynamisé le quartier en l'embourgeoisant. Les bistrotts populaires d'antan ont laissé la place à des cafés restaurants tendance « bobos » et « jeunes cadres », trop chers pour les 27 000 étudiants de

l'université Paris 7, répartis sur plusieurs campus et dont le restaurant universitaire peut à peine en recevoir 10%. Quant au quartier des Frigos, ancien terminal ferroviaire investi par des artistes dans les années 80, il est devenu un des pôles artistiques de la capitale. Avec ses tags multicolores, il détonne agréablement dans un décor de béton et de verre. De l'autre côté de la Seine, les constructions du Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, puis du Palais Omnisports de Bercy, ont elles aussi largement participé à ces transformations du sud-est de Paris.



Tags au quartier des Frigos

... à celles de mixité sociale

On dit souvent des politiques de la ville (terminologie officialisée dans les années 80) qu'elles ont toutes échoué, mais que sans elles, la situation de certains quartiers français serait pire ! Elles ont en tout cas mis à mal la mixité sociale qu'elles prétendaient promouvoir, et favorisé une ghettoïsation que les mesures anti-ghettos (de la loi d'orientation sur la ville en juillet 1991 au plan de cohésion sociale de novembre 2005) n'enrayent pas. « Car la mixité sociale a presque toujours été pensée dans un seul sens, la reconquête des quartiers populaires par les classes moyennes, et beaucoup moins l'accès des ménages modestes aux territoires d'habitat individuel ou aux centres-villes », écrit Véronique Le Goaziou (cf. « Bibliographie » p. 20). Le résultat est que l'on est loin d'atteindre le minimum de brassage social qui garantirait cette mixité sociale. Par effet d'enchaînement, le milieu scolaire est lui aussi touché. « Mon fils vient d'entrer en sixième dans le Ve arrondissement, témoigne Sylvie Verheyde, et je suis frappée de voir à quel point la mixité sociale a disparu. C'est très visible. De plus en plus d'élèves parviennent au bac, mais le pourcentage de fils d'ouvriers dans les bonnes écoles a baissé. » Et cela ne peut que s'aggraver avec la suppression de la carte scolaire mise en place depuis décembre 2007. Créée en 1963 par le ministre Christian Fouchet, cette carte organisait la répartition des élèves en secteurs d'affectation liés au domicile (exceptions rares¹, comme pour Stella), afin de limiter les inégalités scolaires. Avec sa suppression, les meilleurs élèves se tournent vers les meilleurs établissements. Et les fédérations de parents d'élèves dénoncent une école publique à deux vitesses et un leurre de l'égalité des chances.

En 2010, une enquête publiée dans *Le Monde* le confirme : les collèges ou lycées moyens sont tirés vers le bas. Ils perdent les éléments qui y garantissaient une certaine diversité sociale et y jouaient le rôle de locomotives, et ils cumulent le double handicap d'une instruction jugée moins efficace et d'un climat pensé dangereux du fait des potentielles « mauvaises fréquentations ». Cet échec de l'intégration sociale par l'école est aussi perçu comme l'un des facteurs qui font monter l'insécurité. L'école réelle est aujourd'hui en contradiction avec l'école idéale. On conclura par cette question posée par Jean Hebrard dans son rapport de mars 2002, *La mixité sociale à l'école et au collège* :

« Il ne suffit pas de restaurer la mixité sociale dans les établissements scolaires. L'hétérogénéité fait peur. Elle provoque des réflexes de défense qui conduisent souvent au mépris, à la xénophobie ou au racisme. Si l'école faillit à l'apprentissage patient de l'acceptation de l'autre, c'est-à-dire de la différence, qui pourra prendre en charge la transmission de cet aspect essentiel des valeurs de notre démocratie ? »

1) Les élèves en surnombre sont envoyés dans un établissement en sous-nombre, selon l'ordre alphabétique (V pour Verheyde ou Vlaminck)



PISTES DE TRAVAIL

- Faire chercher tous les détails qui datent le film du milieu des années 70 et diffèrent d'aujourd'hui : décor, habitudes, musiques et chansons évidemment, activités, préoccupations, vie quotidienne au bar, dans la rue, à la campagne, ou à l'école, langage, vêtements, etc.
- Les élèves d'aujourd'hui pensent-ils que le fait que Stella se trouve dans un lycée différent de celui qu'elle aurait fréquenté dans son quartier est pour elle une bonne ou une mauvaise chose ? Quels en sont les inconvénients ? Les avantages ?



On connaît la chanson

Différentes utilisations de la chanson au cinéma

L'utilisation de chansons populaires dans une bande sonore peut être un moyen idéal pour dater un film. Plusieurs cinéastes ont, comme Sylvie Verheyde (Cf. « Bande-son » p. 16), eu recours à ce procédé.

Les chansons évocatrices de l'enfance

Woody Allen, dans *Radio Days* (1986) – dont il a souvent dit que c'était son film préféré – raconte l'Amérique de 1943. Il avait alors huit ans et, dans sa famille, on écoutait la radio à longueur de journée. À la fois gai et nostalgique, le film est une véritable plongée dans la mémoire collective d'une époque insouciant, ponctuée de moments de joie, de tristesse ou d'espoir, au son des grands classiques du moment (Frank Sinatra, Bing Crosby etc.).

Même procédé chez l'Anglais Terence Davies. Dans *Distant Voices*, *Still Lives* (1988), le cinéaste se remémore sa morne existence dans les milieux ouvriers du Liverpool des années 50. Sa famille, d'un milieu très modeste, avait trouvé un moyen de survie dans la chanson. Naissances, décès, mariages, fêtes de fin d'année, chaque réunion était prétexte à reprendre en chœur les mélodies de Cole Porter ou Nat King Cole.

La chanson symbole d'un moment de l'histoire

Dans *Chantons sous l'occupation* (1976), André Halimi retrace la vie parisienne dans la capitale occupée. Il pose une question simple : pouvait-on continuer de se distraire à l'heure des lois racistes de Vichy ? Il tire des effets grinçants et ironiques en rapprochant certaines images avec des paroles de chansons qui prennent du coup un sens nouveau : Charles Trenet chante « *Tout ça, c'est pour nous* » alors que l'on voit des soldats allemands installant leurs drapeaux sur la tour Eiffel. « *Quand tu reverras ton village, quand tu reverras ton clocher* » chanté par Tino Rossi sur fond de Français mobilisés, prend un sens nouveau. Le film épingle surtout l'attitude du Tout-Paris du spectacle au son de « *Tout va très bien, Madame la marquise* » ou « *Tout cela, ça fait d'excellent Français* ».

Dans *Il faut sauver le soldat Ryan* (1998), c'est Édith Piaf qu'a choisie Steven Spielberg pour représenter la chanson française du moment. Nous sommes en Normandie en juin 1944. Durant une pause dans une ville en ruines, une troupe de soldats amé-

ricains est soudain plongée en plein spleen par la chanson *Tu es partout*, diffusée par des hauts-parleurs.

La chanson comme élément de scénario

C'est à coup sûr Alain Resnais qui, dans ce domaine, est allé le plus loin dans l'expérimentation. Dans *On connaît la chanson* (1997), il greffe littéralement aux dialogues de son film des répliques issues de chansons populaires. Personne n'a oublié André Dussollier chantant soudain au cours d'un cocktail avec la voix de Johnny Hallyday (« *Quoi, ma gueule, qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?* »). Ou Sabine Azéma scandant à Agnès Jaoui : « *Résiste ! prouve que tu existes* » avec la voix de France Gall. Expérience à la fois drôle et inattendue d'un cinéaste en liberté s'amusant du côté « pensée toute faite » de tant de paroles de chansons.

La chanson comme pause mélancolique

Dans *La Maman et la putain* (1973), qui montre les tourments de la jeunesse existentialiste du début des années 70, Jean Eustache n'utilise que des airs du passé, laissant parfois entendre la chanson in extenso : tandis que Jean-Pierre Léaud lit *  la recherche du temps perdu*, Damia chante *Un souvenir*. On entend aussi Fr hel chanter *La Chanson des fortifs* et dans le dernier plan, Bernadette Lafont  coute *Les Amants de Paris*, par Edith Piaf.

Dans *P p  le Moko* (1937), Julien Duvivier filme une chanteuse oubli e du public, vieillissante et fatigu e (Fr hel), chantant   Jean Gabin « *Où est-il donc ?* ». Et c'est tout Paname et sa gouaille qui surgissent soudain devant les personnages émus, en pleine Casbah d'Alger.

Bibliographie

Livres et articles

Les Enfants terribles, de Jean Cocteau (1929), Le Livre de poche, n°399, 2001.

Un barrage contre le Pacifique, de Marguerite Duras (1950), Folio, n°882, 2008.

Les Années Giscard (Valéry Giscard d'Estaing et l'Europe), de Serge Berstein et Jean-François Sirinelli, Éditions Armand Colin, 2006.

Discours sur la lecture (1880-2000) d'Anne-Marie Chartier et Jean Hebrard, Bibliothèque publique d'information Centre Georges Pompidou et Librairie Arthème Fayard, 2000.

Les politiques de la ville, de Véronique Le Goaziou, Universalis 2007 (Encyclopædia Universalis).

La carte scolaire, d'Agnès van Zanten et Jean-Pierre Obin, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2008.

Le bilan de l'ouverture de la carte scolaire, in *Le Monde* du 6 mai 2010.

La mixité sociale à l'école et au collège, rapport de Jean Hebrard, Ministère de l'Éducation nationale, mars 2002, disponible sur le site de l'Éducation nationale : www.education.gouv.fr/rapport/hebrard.pdf

Brouillard sur le pont de Tolbiac, bande dessinée de Tardi, d'après le roman de Léo Malet, Casterman, 1997 et 2009. Roman de Léo Malet (1943), Pocket Classiques, 1999.

Je me souviens du XIII^e arrondissement, Catherine Vialle, Éditions Parigramme, 1995.

D'hier à aujourd'hui : le XIII^e arrondissement, René Dubail, Les Éditions municipales, 1999.

Le 13^e arrondissement, itinéraires d'histoire et d'architecture, de Simon Texier, Mairie de Paris (Action artistique de la Ville de Paris), 2000.

Les Années disco, de Jacques Pessis, Cécilia Jaurequi, préface de Sheila, Édition Chronique, 2006.

Disco, de Florent Mazzoleni, préface de Cerrone, Flammarion, 2007.

Vidéographie

Films de Sylvie Verheyde :

Un Frère. Pyramide distribution.

Princesses. Film Office.

Stella. TF1 Vidéo.

Sites Internet

Sur l'histoire du quartier du quai de la Gare : <http://les-frigos.com>

Taper « quai de la gare » sur Google

Sur la chanson de l'époque : taper « 1976 en musique » sur Google

Les livres dans les films

Sylvie Verheyde l'a dit : comme son héroïne, elle a été littéralement sauvée par la lecture. Dans son film, elle cite Jean Cocteau, Marguerite Duras, Honoré de Balzac... Avant elle, dans *Les Quatre Cents Coups* (1959, dossier Collège au cinéma 119), François Truffaut lui aussi a témoigné de son amour pour Balzac. Son personnage le plus célèbre (Antoine Doinel) découvre *La Recherche de l'absolu* avec tellement d'enthousiasme qu'il allume une bougie devant le portrait de l'écrivain... et manque d'incendier la maison. On retrouve la passion de Truffaut pour la littérature dans les premières scènes de *L'Amour en fuite* (1978) : la maîtresse du même Antoine Doinel (jouée par Dorothee) lui offre les dix-neuf volumes du *Journal Littéraire* de Paul Léautaud. Il s'ensuit une conversation sur les relations troubles entre l'écrivain et sa mère. Plus loin, on voit longuement Colette (Marie-France Pisier) choisir des livres chez son ami (Daniel Mesguich) qui est libraire. De Truffaut, n'oublions pas *Fahrenheit 451* (1966), dont le scénario est une grande déclaration d'amour aux livres puisque Ray Bradbury y peint une société fasciste où le travail des pompiers consiste à brûler tous les écrits. Les résistants s'organisent alors pour apprendre par cœur les chefs-d'œuvre de la littérature. Le cinéaste tchadien Mahamat-Saleh Haroun, quant à lui, met dans *Abouna* (2002, dossier 164) *Le Petit Prince* entre les mains d'un de ses jeunes héros.

Claude Chabrol vénère aussi Balzac. Dans *Les Cousins* (1959), quand Gérard Blain entre dans une librairie, le libraire se désole : « Il y a tellement de livres à lire ! ». Heureux de voir que son client aime Balzac, il lui fait cadeau des *Illusions perdues*, après lui avoir dit : « Vos yeux sont pleins des merveilles que vous avez lues. »

Même déclaration d'amour chez Godard, qui n'a cessé de pratiquer la citation littéraire. Dès *Pierrot le fou* (1965), il montre Belmondo un livre à la main lisant de longues citations de *L'Histoire de l'art*, d'Élie Faure.

Le livre peut aussi devenir symbole de l'appartenance à une classe sociale. L'héroïne soixante-huitarde en fuite de *Zabriskie Point* d'Antonioni (1970), se libère dans un fantasme de destruction du monde bourgeois et imagine l'explosion d'une bibliothèque, vue au ralenti. Et c'est en tirant au fusil sur la bibliothèque de ses bourgeois de patrons (avant de les assassiner) que Sandrine Bonnaire se venge de son analphabétisme dans *La Cérémonie* de Claude Chabrol (1995).

Le cinéma d'animation n'est pas en reste. Plus récemment, l'intrigue de *Kerity, la maison des contes* (2008, Dominique Monféry) a pour décor une bibliothèque qui prend vie, des personnages sortant soudain de chaque volume. Dans *Brendan et le secret de Kells* (2008, Tomm Moore), le Livre de Kells, trésor du Moyen Âge irlandais, est au centre du propos.

Les Films d'apprentissage

« Les événements, les impressions les sensations, les émotions de l'enfance constituent par la suite le tissu de la vie », déclarait Claude Miller lors de la sortie de *LEffrontée* (1985), où Charlotte Gainsbourg incarne parfaitement ce mal-être de la jeunesse, entre enfance et adolescence. Sur cet apprentissage délicat qui a souvent inspiré le cinéma, on trouve plusieurs films devenus des classiques :

Dans *Les Quatre Cents Coups*, François Truffaut s'invente un double de cinéma, Antoine Doinel, douze ans (Jean-Pierre Léaud), qu'on va retrouver de film en film jusqu'à l'âge adulte. Le héros de *L'Enfance nue*, de Maurice Pialat (1968, dossier 165), est un garçon de l'assistance publique, malheureux, violent, trimballé de famille en famille. Avec *Kes*, Ken Loach (1969, dossier 162) nous emmène dans le milieu des mineurs du Yorkshire. Un jeune garçon trouve un sens à sa vie en recueillant un faucon blessé dont il entreprend le dressage. Dressage tout en douceur et symbolique, que Loach oppose à l'éducation à la dure que reçoivent les enfants. Même soif de reconnaissance chez le héros du *Petit criminel*, de Jacques Doillon (1990) : un garçon à l'abandon commet un vol et braque un policier. Sur la tranche d'âge supérieure, c'est-à-dire les jeunes adultes (ou « adulescents », selon l'expression du psychiatre Tony Anatrella), on peut citer *Bienvenue dans l'âge ingrat*, de Tod Solondz (1996), ou les déboires d'une ado américaine qui se sent comme prise au piège d'un monde qui n'est pas prêt à l'accueillir. Dans *L'Esquive*, d'Abdelatif Kechiche (2002, dossier 152), une troupe d'élèves de la banlieue parisienne répète le *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux. Un des portraits les plus justes de la vie dans une cité HLM. Les problèmes des adolescents sont aussi abordés dans certains dessins animés, chez Hayao Miyazaki par exemple (*Le Voyage de Chihiro*, 2001) ou dans le très beau *L'Île de Black Mor*, de Jean-François Laguionie (2003), dont le jeune héros s'échappe d'un orphelinat pour partir à la recherche de son père.

Petites infos

Presse

Proximité et mystère

« Si *Entre les murs* de Laurent Cantet donne une juste image de l'école aujourd'hui, *Stella* s'attache quant à lui à donner une vision de l'école pendant les années 1970, à l'époque où celle-ci jouait encore ce fameux rôle « d'ascenseur social » après lequel l'école de la République semble désormais courir (...) Le contexte social pouvait donner lieu à du néo-Zola ou du sous-Pialat : il est, en fait, traité avec autant d'intransigeance que de tendresse, sans référence à rien d'autre qu'à la réalité. Le portrait de l'héroïne est d'une intense proximité et en même temps il reste plein de mystère, de non-dit, de non psychologie. (...) »

L.R. *L'Annuel du cinéma*, 2009

À hauteur d'enfant

« Presque un ovni sur grand écran, sur n'importe quel écran que ce *Stella* de Sylvie Verheyde ! En apparence, la chronique d'une enfance dans les années 1970, sur fond de « tubes » d'époque et avec apprentissage à la clé. Mais c'est aussi bien plus que cela. Une matière vivante, arrachée au réel autant que recréée de mémoire. Un équilibre miraculeux entre immédiateté et recul. Bref, un film tendu entre ce quotidien qu'on dit « banal » et l'émotion intense qu'il peut susciter, revisité (...) Ce qu'elle réussit là, c'est un de ces rares films vraiment filmés à hauteur d'enfant, comme *Les 400 coups* (François Truffaut), *L'Enfance nue* (Pialat) ou *LEffrontée* (Claude Miller), capables de vous remuer comme peu d'autres. Souvent, on croit en avoir fini avec l'enfance, fait la paix et oublié. Et puis arrive un film comme celui-ci, et tout ressurgit d'un coup, à la fois merveilleux et terrible, dérisoire et essentiel. Car même si on n'a jamais été une petite fille de dix ans dans un bar, tout le monde se souvient de la relativisation du cocon familial, du trouble des premiers émois, de l'excitation face au premier livre qui nous a emporté, de l'angoisse de ne pas y arriver. Toutes choses que Stella résumera par un bouleversant : 'Moi, j'ai peur de tout.' »

Norbert Creutz, *Le Temps*. 3 décembre 2008

Travelling furtif...

« Inspirée par le Pialat des années 70 quand elle filme la mère (Karole Rocher, fidèle à Sylvie Verheyde depuis *Un frère*) et encline au travelling furtif quand apparaît Guillaume Depardieu en clochard habitué du café et ami de la fillette, la caméra de Nicolas Gaurin (le jeune chef op de *Douches froides*) en fait le personnage le plus mystérieux – sur lui, moustaches et pattes d'éph' glissent, trouant la petite moustache naturaliste. »

Charlotte Garson, *Cahiers du cinéma* n°639, novembre 2008

Lecture salvatrice

« Enfin, et c'est essentiel, *Stella* est un film républicain et laïque qui rappelle qu'on n'a encore rien inventé de mieux que l'école publique pour s'extraire de sa mouise, qu'elle soit sociale ou affective. Ce qui « sauve » Stella, c'est la lecture. Entre autres, du *Barrage contre le Pacifique* de Duras. Ce qui nous vaut une saisissante scène de

« récitation » d'un passage du roman. Pour la seule et unique fois, Stella pleure. Et nous aussi. »

Gérard Lefort, *Libération*, 12 novembre 2008

Dupe de rien

« *Stella* est un film sur la tristesse du regard des hommes, sur la crème caramel avalée entre amies, sur une gamine lucide observant les adultes qui se comportent comme des enfants. Stella n'est dupe de rien. Ni des failles de chacun ni de l'écart que se permet un client pédophile avec elle (...) La justesse de ton, sans mièvrerie ni racolage et la sensibilité discrète de cette retranscription des émotions doit beaucoup à la voix off. Stella raconte, à sa façon, dans sa langue dessalée. Mais elle ne dit rien quand elle se sent saisie par la peine ou la révolte. Vient s'asseoir sur les genoux de son père, qui s'ignore cocu ; prend un fusil pour chasser l'indélicat qui lutine sa mère. »

Jean-Luc Douin, *Le Monde*, 12 novembre 2008

Entre deux mondes

« [...] La réalisatrice d'*Un frère* répond à une angoisse fondamentale de l'adolescence : comment trouver sa place dans un monde qui, souvent, vous la refuse ? Pour Stella (formidable Léora Barbara), comme pour des millions d'enfants d'hier, d'aujourd'hui et de demain, cela passe par l'ouverture aux autres. Mais aussi par la découverte de la violence sociale : celle des riches, les filles à papa qui méprisent la petite prolo arrivée dans les beaux quartiers avec son écharpe du RC Lens ; et celle des plus pauvres qu'elle, ces gens du Nord qui agressent la « Parisienne » forcément nantie, forcément bégueule. »

Samuel Douhaire, *Télérama*, 12 novembre 2008

Générique

Titre original	<i>Stella</i>
Production	Les Films du Veyrier, Arte France
Producteur	Bruno Berthemy
Réalisation	Sylvie Verheyde
Scénario	Sylvie Verheyde
Direction de la photographie	Nicolas Gaurin
Ingénieur du son	Dimitri Haulet
Montage	Christel Dewynter
Musique	NousDeux the Band
Costumes	Gigi Lepage, Florine Vaslin
Décors	Thomas Grézaud
Interprétation	
<i>Stella</i>	Léora Barbara
<i>Serge, père de Stella</i>	Benjamin Biolay
<i>Roselyne, mère de Stella</i>	Karole Rocher
<i>Gladys</i>	Mélissa Rodrigues
<i>Alain Bernard</i>	Guillaume Depardieu
<i>Professeur de français</i>	Christophe Bourseiller
<i>Professeur d'histoire</i>	Valérie Strohe
<i>Bubu</i>	Jeannick Gravelines
<i>Yvon, ami de Serge</i>	Thierry Neuvic
<i>Loïc</i>	Johan Libéreau
<i>Geneviève</i>	Laëtitia Guérard
<i>Mme Douchewsky</i>	Anne Benoit
<i>La principale du collège</i>	Yolaine Gliott
Année de tournage	2007
Pays	France
Distribution	Diaphana
Film	35mm, couleurs
Format	1.85 :1, Dolby SRD
Durée	1h43'
Visa	112 417
Sortie France	12 novembre 2008

Palmarès

Présenté au festival de Venise : 29 août 2008
– Prix Arlequin du meilleur scénariste 2006
– Prix du scénario SABAM au festival international du film de Gand 2008



DIRECTEUR DE RÉDACTION

Joël Magny

RÉDACTEUR EN CHEF

Michel Cyprien

RÉDACTEUR DU DOSSIER

Bernard Génin est critique cinématographique, auteur de livres sur le cinéma d'animation et professeur d'histoire de l'animation à l'École Supérieure de Réalisation Audio-visuelle (ESRA).

Avec la participation
de votre Conseil général

